

l'influence de ses philosophes, de ses écrivains, de ses universités et de ses professeurs. Mais de là à considérer en bloc quarante et quelques millions d'hommes comme des disciples de Fichte et de Hegel, appliquant logiquement les déductions du maître, il y a loin. Il serait trop facile en vérité d'expliquer tous les grands événements historiques, si les causes en étaient si peu complexes. A qui fera-t-on croire que le bourgeois des villes anséatiques, le mineur de la Saxe, le paysan de la Souabe, ont marché d'un commun accord à une guerre contre la France, uniquement pour réaliser dans le domaine des faits les théories écloses dans le cerveau de quelques rêveurs. Un système philosophique quelque spécieux qu'il puisse être, n'a que peu d'influence sur les masses populaires, gouvernées avant tout par leurs besoins, leurs croyances et leurs sentiments, leurs sympathies et leurs antipathies, leurs affections et leurs haines traditionnelles. Il existe d'ailleurs en Allemagne une cause particulière qui diminue encore la portée et l'action d'un système de philosophie sur le peuple, et cette cause, c'est un allemand lui-même, Wilhelm Hauff, qui va nous en rendre compte. " Les Français ", fait-il dire à un de ses personnages, " ont sur nous cet avantage que tous leurs livres, histoires, romans, poésies, voire même leurs traités philosophiques, sont écrits de telle façon que chacun peut les lire ". Et pour achever de nous éclairer, un peu plus loin, il nous donne le colloque suivant :

" Il est vrai que chez nous les savants se créent une langue à eux ; ils ont eu beaucoup de peine à se dégager de leur jargon latin d'autrefois et à se reconnaître dans leur langue maternelle. C'est pourquoi en Allemagne, outre le bas-allemand, le haut-allemand et le dialecte de la Souabe, on parle et on écrit aussi la langue de Kant, celle de Schelling, celle de Hegel etc. ; pour comprendre ces idiomes divers, il faut des dictionnaires particuliers, et il n'y a pas lieu de s'étonner qu'on ait dû traduire Kant en bon allemand.—Mais dites-moi au nom de Dieu, pourquoi cette confusion de langues.—Comment nos philosophes peuvent-ils agir sur l'intelligence populaire ? Et c'est pour cela qu'ils sont dans ce monde.—Au contraire, vous avez là une idée très fautive. Cela serait peut-être le cas pour les philosophes Français. Chez nous, ils ont été créés spécialement pour la chaire ; ils n'ont à éclairer que le petit public qui se trouve assis devant eux sur des bancs, touchant le soleil, la lune, les étoiles, et les péchés de l'humanité ; avec le grand public, ils n'ont rien à faire. "

• Voilà qui est assez clair, ce nous semble, et qui

explique encore mieux que les haïnonnettes autrichiennes et prussiennes, la déconfiture en 1848, de ces pédants prétentieux qui voulaient réserver à quelques initiés le secret de leurs élucubrations. Ils n'ont pas su jeter, comme nos philosophes, des racines profondes dans le peuple. Or, quelque dédain raffiné, aristocratique ou non, lettré ou non, que l'on affecte pour ce *vulgaris populus*, aussi insensible aux harmonies virgiliennes qu'à l'harmonie préétablie de Leibnitz, c'est sur lui qu'il faut s'appuyer, en fin de compte, quand on veut exécuter de grandes choses. Un grand homme lui-même ne met en mouvement un grand peuple, que parcequ'il le flatte dans ses aspirations, parcequ'il en veut réaliser les idées.

Eh bien ! si jamais une idée a dû, sans le secours d'aucune philosophie, naître du milieu ambiant, de la nature des circonstances et des choses, c'est celle de l'unité allemande, après les guerres de la révolution et de l'empire. Les invasions répétées des Français en Allemagne sous Louis XIV et Louis XV, les victoires du grand Frédéric qui, avec son petit royaume de Prusse, avait triomphé d'une coalition européenne, en avaient déjà jeté le germe dans certains esprits. Le patriotisme germanique ne date pas absolument de notre siècle. Dès la guerre de trente ans, les protestants allemands alliés avec la France contre l'Empire, riaient de notre défaite de Duttlingen—quoique leurs propres intérêts fussent en jeu—uniquement parceque nous avions été vaincus par des Allemands, catholiques il est vrai, mais enfin allemands. Sans doute les guerres de la révolution et de l'empire développèrent ce sentiment et si la philosophie de Fichte fut si bien reçue, ce n'est pas parcequ'elle l'avait créé, mais parcequ'elle le flattait, l'exaltait, en promettant aux Allemands la victoire. Le grand effort de 1813, grâce auquel ces pronostics se réalisèrent, ne pouvait que contribuer à l'affermir. L'Allemagne, on le comprend aisément, se faisait d'être pour nos armées une véritable auberge dont on rossait le propriétaire après avoir bu son vin sans le payer. L'humiliation résultant de notre domination, le sentiment de sa force, les exemples que lui avaient donnés ses voisins et qu'elle voulait imiter, voilà ce qui a transformé la pensée de l'Allemagne autant pour le moins que la phébus archi-philosophique de Fichte et de Hegel, voilà ce qui explique aisément l'évolution à la fois nécessaire et rationnelle d'un peuple à certains moments de son histoire, analogue à celle de l'individu à un certain moment de sa vie. A notre époque de chiffres et de nombres, il n'est pas besoin de profonds métaphysiciens pour décider quarante et quelques millions d'hommes à se compter. Les Allemands devaient